

Max Engammare

La Sulamite, Élisabeth, sa mère, Ariane, ses maîtresses

Albert Cohen et le *Cantique des cantiques*

Le *Shîr bashîrîm* ne quitta jamais l'esprit ni la plume d'Albert Cohen, l'un des écrivains majeurs du siècle dernier. Toute sa vie, dans quasi tous les livres de son œuvre ramassée, qu'on peut nombrer sur les doigts des deux mains (neuf unités), il glissa des allusions explicites ou implicites au livre *li-Shelomoh*, pour ou de Salomon, ce que, depuis mes lectures d'étudiant, la critique a repéré pour *Belle du seigneur*¹. Nous allons découvrir ces passages et tenter de comprendre cette présence permanente dans l'œuvre de l'écrivain.

Ce n'est pas un secret, *la chanson des chansons*, pour adopter la traduction de Sébastien Castellion, m'occupe depuis trente ans, et même depuis bientôt un demi-siècle, quand, jeune catéchumène, je ne comprenais pas son inscription dans la *Bible* et que mon pasteur bredouillait à la justifier. J'ai tourné et retourné mes questions et ai fini par rédiger une thèse en théologie sur le *Shîr bashîrîm*. Cela ne fait pas de moi un historien littéraire ni un agrégé de lettres modernes pour aborder un écrivain puissant du XX^e siècle. Je ne suis qu'un amateur d'Albert Cohen, un tourneur de pages lent, qui aborda l'œuvre avec la voluptueuse *Belle du seigneur*, et j'entendais *ad nauseam*, pauvre Solal, mon frère humain, l'air de Cherubino, "Voi che sapete che cosa è amor", alors que je commençais à apprendre l'hébreu biblique. J'ai donc goûté toute l'œuvre de Cohen le *Cantique des cantiques* à l'esprit, j'en ai identifié jusqu'aux citations implicites, l'hypotexte, si j'ai bien lu Genette, et ai collectionné ces traces lacustres, sans savoir alors que j'en ferai usage au bord d'un autre lac.

C'est le 10 janvier 1943 que mourut la mère d'Albert, lui à Londres, mais *Le livre de ma mère* ne parut qu'en 1954, de longues années après le premier jet. Ce n'est pas le premier livre de Cohen, mais il me permet d'entrer de plein pied dans l'œuvre du Genevois d'adoption.

¹ Cf. Alain Schaffner, *Le Goût de l'absolu. Le sens sacré de la littérature dans l'œuvre d'Albert Cohen* (Paris: Champion, 1999), 283-286.

Les mots de Cohen, misère de l'écrivain dans laquelle tombèrent Hugo après la noyade de Léopoldine et tant d'autres, ne rendront pas la vie à sa mère; l'aveu d'impuissance de la littérature à ressusciter les morts est lancé dès les premières pages aux accents céliniens, sinon lacaniens: "Oui, les mots, ma patrie, les mots, ça console et ça venge. Mais ils ne me rendront pas ma mère"².

Devant sa table de travail, la relation peu équilibrée de Cohen à sa mère est tôt découverte, puisqu'il commence à vivre un moment de béate plénitude, avec son beau stylo-plume et son chat auprès de la cheminée. Tendre mise en scène pour lui-même, puisque Cohen passe du bonheur de l'instant au chagrin mesuré du passé, et il retrouve le sens de l'écriture en dessinant en marge de sa feuille. Surgit alors du jardin de sa mémoire la bien-aimée:

Chut, ne la réveillez pas, filles de Jérusalem, ne la réveillez pas pendant qu'elle dort.

Qui dort? demande ma plume. Qui dort, sinon ma mère éternellement, qui dort, sinon ma mère qui est ma douleur? Ne la réveillez pas, filles de Jérusalem, ma douleur qui est enfouie au cimetière d'une ville dont je ne dois pas prononcer le nom, car ce nom est synonyme de ma mère enfouie dans de la terre. Va, plume, redeviens cursive et non hésitante, et sois raisonnable, redeviens ouvrière de clarté, trempe-toi dans la volonté et ne fais pas d'aussi longues virgules, cette inspiration n'est pas bonne.³

Chez Cohen, le "Va, mon livre" horatien⁴ est ramené à la plume et à l'inspiration créatrice, avant que l'ouvrage ne soit terminé, à peine ébauché: "Va, plume". La plume parle, pour demander qui dort, certes, mais pour appeler les filles de Jérusalem au respect de la dormeuse pour l'éternité.

"Je vous en conjure, filles de Jérusalem – dit le bien-aimé –, Par les gazelles et les biches des champs, Ne réveillez pas, ne réveillez pas l'amour, Avant qu'elle le veuille". Ce verset est essentiel à l'économie du plus beau chant, puisque, tel un refrain, il sépare le livre en quatre chants avec trois occurrences en 2,7; 3,5; et 8,4. Cohen n'en fait pas un refrain et ne le cite que deux fois de manière très rapprochée, mais lui donne une place initiale étonnante. C'est sa mère, sa douleur, qui dort jusqu'à la fin des temps. Peu après, il l'appellera "ma chérie"⁵, "ma pauvre chérie"⁶, simplement "chérie"⁷, car

² Cf. Albert Cohen, *Le livre de ma mère* [1954] (Paris: Gallimard, 1994), Folio 561, 10 (c'est toujours cette édition que je cite; p. 11 de l'édition originale qui ne montre aucune variante).

³ *Ibid.*, 12 s.

⁴ Cf. Michel Jourde, "Va, mon livre": Quelques jalons pour une histoire de la destination", *Nouvelle Revue du Seizième Siècle* 21, 1 (2003): 121-151; avec citation d'Horace (*Épître* I 20) et d'Ovide.

⁵ Cf. Cohen, *Le livre de ma mère*, 14 et 15.

⁶ *Ibid.*, 47, 146.

⁷ *Ibid.*, 76, 85, et même une fois, "Maman, ma petite fille chérie" (75).

il interprète le couple berger/bergère ou Salomon/Sulamite non comme le Christ et sa mère-épouse, la vierge Marie, à l'instar de la mystique mariale de Bernard de Clairvaux à Benoît XVI⁸, en passant par Denys le chartreux et Paul Claudel, mais comme Albert Cohen et sa mère. Pour Cohen, la bien-aimée est d'abord sa mère, mais sa mère morte. Le couple mère-fils n'est pas incestueux, il vogue au-delà des amours illégitimes dans la dilection la plus entière, la plus irrésolue aussi, puisque la mère est morte: "Sous terre, ma bien-aimée, tandis que bouge ma main faite par elle, ma main qu'elle baisait, sous terre l'ancienne vivante"⁹, et Cohen de filer la métaphore de la plume et de la terre avec la *ra'yâthî*, l'*amica mea* du *dôdî*, du *dilectus meus*, le couple aimant du *Cantique*. La mère baisait la main du bien-aimé, comme plus tard Ariane, la main de Solal: elle a façonné ses mains, inspiré les gestes littéraires¹⁰. Il l'a mal aimée, mais elle fut pour lui la reine de Saba en personne¹¹. "Ma bien aimée"¹² est le refrain du *Livre de ma mère* entamé avec les filles de Jérusalem, et sa mère lui répond dans un amour maternel entier, insensé, mère juive jusque dans l'attente sans limite de son fils qui préférerait l'amour l'après-midi, on l'absout, les bras d'une nymphe aux mains de sa mère, le doigt pointé vers lui; "mes yeux"¹³, l'assurait-elle.

Déjà en 1920, dans le chapitre-chant VIII de *Paroles juives*, sous la double inspiration du verset "Ses traits sont des traits de feu / Une flamme de l'Éternel", mais également de celui de saint Paul "N'accomplissez pas les désirs de la chair", Cohen chante son amour pour sa belle, son épouse, puisque qu'il voit et sent les coup de pieds de l'enfant qu'elle porte¹⁴. Chacun des seize chapitres-chants, à l'exception du quinzième, porte en exergue une ou deux citations de la *Bible* et, une fois même, l'une est couplée avec une ligne de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Sa bien-aimée est sa première femme, Elisabeth Brocher, fille du pasteur Émile Brocher, épousée le 7 novembre 1919¹⁵, et pour elle Cohen ne réécrit pas tant des versets du *Cantique* qu'il n'ajoute un neuvième chapitre au poème biblique.

Le seul moyen qu'ont trouvé les exégètes de tous les temps, de toutes les confessions, juive, catholique romaine, protestante, pour insérer le nom

⁸ Cf. Pascal-Raphaël Ambrogi et Dominique Le Tourneau, *Dictionnaire encyclopédique de Marie* (Paris: Desclée De Brouwer, 2015), qui cite l'encyclique *Sacramentum caritatis* du pape Benoît XVI, à l'entrée *Tota pulchra*: "Marie est la *Tota pulchra*, la toute-belle, puisque resploit en elle la splendeur de la gloire de Dieu" (96).

⁹ Cf. Cohen, *Le livre de ma mère*, 32.

¹⁰ Je n'oublie pas que le jeune Albert de douze ans, de retour à Corfou, baisait souvent trois fois la main de son grand-père, chef de la communauté juive. Cf. Albert Cohen, *Carnet 1978* [1979] (Paris: Gallimard, 1992), Folio 2434, 146 s.

¹¹ Cf. Albert Cohen, *Le livre de ma mère*, 45.

¹² *Ibid.*, 83, 139.

¹³ *Ibid.*, 24, 70.

¹⁴ Cf. Albert Cohen, *Paroles juives* (Genève - Paris: Kundig - Crès, 1921, achevé d'imprimer le 15 novembre 1920 à Genève), 111. Elisabeth mourut en mars 1924.

¹⁵ Cf. Bella Cohen, *Autour d'Albert Cohen* (Paris: Gallimard, 1990), 17.

de Dieu dans le *Shîr hashîrîm*, lui qui, comme le livre d'Esther, en est sinon privé, fut de comprendre la séquence *shalbévéthîâh* comme l'expression "une flamme de l'Éternel" (*Ct* 8,6). De nombreux manuscrits ajoutèrent même un tiret, après les massorètes, entre *shalbévéth* et *îâh*, *îâh* étant l'un des noms de Dieu, une abréviation du tétragramme. *Shalbévéth* se retrouve en *Ezéchiel* 21,3 (= 20,47), ou en *Job* 15,30, avec le sens de flamme, la suite de lettres *shalbévéthîâh* est toutefois un *hapax legomenon* dans la *Bible*.

En choisissant ce verset, Cohen semble afficher une lecture spirituelle du *Cantique*, confirmée par la citation de *Galates* 5,16, l'interdit des suaves délices de la chair; il n'en est rien. Torrides sont les images, ardent, son désir, les amants sont le bien-aimé et la bien-aimée, bien avant le neuvième chant: "Cherche le bien-aimé" (chant V, p. 81); "souvent j'ai saisi mon bien-aimée entre des mains brûlantes" (*ibid.*, p. 82). On a déjà commenté la présence affichée inspiratrice du *Cantique*¹⁶. Je cite quelques mots de cet écho de braise, les traits de feu étant davantage ceux de Cupidon:

Éclatez
 Éclatez
 Fières cymbales de mon désir.
 Femmes de cette terre
 Que votre marche
 Et l'ondoiement des flancs
 Suscitent ma force et bientôt l'exaspèrent.
 Ha
 Que je boive vos seins au parfum lourd de cinnamome
 Ha
 Que je presse vos chairs plus douces que la mousse profonde des forêts.¹⁷

Ces images sensuelles ne sont pas tant une réécriture ou une paraphrase qu'un fruit, qu'un accomplissement des poèmes attribués au fils de Bethsabée, dans une confusion avouée, revendiquée, du sacré et du profane, car émanant de créatures de Dieu. Les citations explicites succèdent aux emprunts amoureux d'une flamme, de seins, de cheveux, d'une coupe, de raisins et de pommes, de ses lèvres toujours:

Tes dents éclataient en rires laiteux
 Tes dents cruelles riaient
 Fille belle entre les filles de mon peuple
 O fille noire de Juda.¹⁸

"Fille noire de Juda", "Sulamite"¹⁹, et d'autres images plus impudiques (adjectif utilisé p. 132): "Et je baiserais ta lassitude royale / O Sulamite" (p. 123);

¹⁶ Cf. Schaffner, *Le Goût de l'absolu*, 364 s.

¹⁷ Cf. Cohen, *Paroles juives*, 115.

¹⁸ *Ibid.*, 118.

¹⁹ *Ibid.*, 120, 123.

“Mon ventre connaîtra ton ventre moite. Ma bouche torturera ta bouche” (p. 131), mais surtout Albert Cohen ajoute un poème, pour que le chant des chants déborde d’exception:

Je suis beau de taille et de figure
Belle voilée.
Mes bras sont forts
Mes reins puissants.
Vois
J’arrache sans hâte et sans effort
Cet arbre de trois années.

Que tes mains s’assurent
Et laissent prendre enfin ce sein tremblant plus que le faon surpris.
J’exprimerai ton sein de mes deux mains.

Viens
T’attendent en ma demeure
Robes légères à frises d’argent
Et grands colliers qui sonnent.

Tes servantes sont loin
Égarées par la source
Ah viens
Et que je fasse mon plaisir de toi.

Ta nudité soulèvera mon corps.
Tes flancs s’espaceront à mon approche.

Ah que je me perde en toi
Lèvres tordues et dents cruelles.
Et se répande enfin cette abondance.²⁰

C’est parce que ce chant est commandé par un verset du *Cantique des cantiques*, que ces images résonnent davantage encore comme un écho plus sensuel du texte attribué à Salomon, alors que le chant suivant²¹ referme dans les *Paroles juives* les évocations les plus sensuelles du bien-aimée aimant sa bien-aimée. Albert Cohen ne savait pas alors que sa bien-aimée de jeunesse mourrait bientôt, le laissant seul. Ivre d’amour, il s’érigeait en *vates* aveugle d’un demain sans avenir.

En 1930, avait paru *Solal*, premier roman, et Cohen y fit nouvel usage du *Cantique des cantiques*. Pas de mère alors dans les pages du premier roman, elle était toujours vivante et se morfondait d’attendre les trop rares visites de son fils; pas d’épouse non plus, la première était morte, la deuxième n’était qu’une remplaçante, en attendant Bella... qui racontera les femmes de son mari.

²⁰ *Ibid.*, 124 s.

²¹ *Ibid.*, 126 s.

Solal s'ouvre sur un "petit vieillard", Salomon. Sous la plume de Cohen, souvent misanthrope, toujours narcissique, le gros petit Salomon, le neveu vendeur de boissons fraîches, est ridicule. N'oublions pas que ce narcissisme, nourri d'innombrables rencontres dans un miroir, est né dans la douleur suscitée par un camelot antisémite, le 16 août 1905, le jour des dix ans du petit Albert, ce qu'il racontera dans *Ô vous frères humains*: "Sale juif!". À quoi le vieil Albert répondit en 1972: "toujours juif, jamais aimé, toujours juif, jamais aimé"²². "Ce poète – pour revenir à Salomon dans *Solal* –, vêtu d'une courte veste jaune et de culottes rouges bouffantes, criait pour lui seul dans l'ivresse matinale":

Eau d'abricot et limonade aux petits citrons! Fraîche ma limonade comme l'amour au printemps! Fraîche l'eau d'abricot comme les yeux de la gazelle et comme les lèvres de la Sulamite!²³

Dans la bouche d'un camelot ambulant, la Sulamite est un argument publicitaire et le vendeur de limonade et d'eau d'abricot en vante la qualité en comparant la fraîcheur du liquide à celle des lèvres de la bien-aimée. On imagine le bonimenteur en homme-sandwich, Dante Gabriel Rossetti, le génial peintre préraphaélite en inspireur: d'un côté, Perséphone avec sa grenade, les lèvres de la belle sont d'une sensualité éternelle, de l'autre, *The Beloved*, la bien-aimée entourée des filles de Jérusalem. Quelque illustrateur anonyme aurait pu ajouter en lettres florales *Limonade Salomon* et créer ainsi une affiche qui louait une boisson d'une fraîcheur jamais mise en défaut, même à Corfou au cœur de l'été.

Quelques années plus tard, Salomon, le vendeur de limonade, réapparaîtra dans *Mangeclous*, ce qui permettra à Cohen de parler de "la dame des pensées de Salomon", pas belle comme la Sulamite, mais unique cependant, puisqu'elle "était une longue créature armée d'une dent unique, mais qui en valait trente-deux"²⁴. La dérision, le cynisme parcourent l'œuvre de Cohen, on le sait; alors que dès 1930, la famille Solal, les *valeureux* sont déjà en place, Saltiel, Salomon, Mangeclous, et réapparaîtront jusque dans *Belle du seigneur*, même l'expression "ô mes frères humains" s'élève du *Livre de ma mère*²⁵.

Pour revenir à *Solal*, la référence au *Cantique des cantiques* n'est pas circonscrite au boniment publicitaire de Salomon. Aude de Mausanne, petite-fille de pasteur, au début de son amour pour Solal, cherche à deviner son avenir dans la *Bible*, quasi à la manière des recluses de Port-Royal ou de certains néo-calvinistes français du XIX^e siècle, mais au contraire de celles-là et de ceux-ci, elle refuse la loi du hasard et de la providence:

²² Cf. Albert Cohen, *Ô vous, frères humains* [1972] (Paris: Gallimard, 1992), Folio 1915, 175.

²³ Cf. Albert Cohen, *Solal* [1930, renouvelé en 1958] (Paris: Gallimard, 1981), Folio 1269, 29.

²⁴ Cf. Albert Cohen, *Mangeclous* [1938] (Paris: Gallimard, 1992), Folio 1170, 13.

²⁵ Cf. Cohen, *Le livre de ma mère*, 152.

De la vieille pèlerine grand-paternelle elle sortit la Bible. Évitant loyalement les feuillets du *Cantique des cantiques*, elle ouvrit au hasard pour connaître son destin. La réponse fut effrayante. Elle jeta le livre...²⁶

Nous ne saurons jamais quel passage l'effrayée découvrit: Judith coupant la tête d'Holopherne ou la mort tragique d'Ananias et Zaphira, foudroyés pour ne pas avoir donné toute leur chevance à la communauté des premiers disciples (*Actes* 5), toujours est-il qu'elle en rejette le Livre. La citation du seul titre du *Cantique des cantiques* est là comme horizon d'une histoire d'amour qui évite d'être prédite avec des versets trop attendus, trop amoureux. Pourtant, Aude et Solal vont s'aimer, alors que juste avant la divination dans la *Bible*, Solal pensa à sa nouvelle conquête avec les mots "Aude, ma bien-aimée"²⁷. Après leur première nuit d'amour, les amants se promènent au matin, main dans la main, courent et se serrent:

Elle courait, il la poursuivait, l'atteignait et la serrait contre lui. Jouez, amis, divertissez-vous, enivrez-vous d'amour!²⁸

Le verset cité est l'un des plus obscurs du *Cantique*. Il apparaît au début du chapitre 5, dans un passage où les amants ne sont pas encore ensemble, s'attendent et se désirent:

J'entre dans mon jardin, ma sœur, ma fiancée; je cueille ma myrrhe avec mes aromates, Je mange mon rayon de miel avec mon miel, je bois mon vin avec mon lait... Mangez, amis, buvez, enivrez-vous d'amour!

J'étais endormie, mais mon cœur veillait. C'est la voix de mon bien-aimé, qui frappe: 'Ouvre-moi, ma sœur, mon amie, ma colombe, ma parfaite, car ma tête est couverte de rosée, mes boucles sont pleines des gouttes de la nuit'.

J'ai ôté ma tunique; comment la remettrais-je? J'ai lavé mes pieds; comment les salerais-je?

Mon bien-aimé a passé la main par la fenêtre, et mes entrailles se sont émues pour lui.

"Par la fenêtre" avait traduit le bien prude pasteur Louis Second, *min-bahor* dans le texte massorétique, et même *per foramen* en latin, signifie *par le trou, par l'ouverture*. L'image est la plus osée du poème. Nous sommes au matin, la bien-aimée est seule sur sa couche, son bien-aimé vient à elle, il est encore au jardin. Ses cheveux ont recueilli la rosée du frais matin bleu, il va entrer dans la chambre et s'unir à sa bien-aimée. Que viennent faire là les amis? Que signifie ce verset à boire, comme on parle d'une chanson à boire? C'est pourtant ce verset étonnant que Cohen insère, comme une annonce que Solal est et restera

²⁶ Cf. Cohen, *Solal*, 172.

²⁷ *Ibid.*, 171.

²⁸ *Ibid.*, fin du chap. XVII, p. 245.

un jouisseur égoïste, passant d'Adrienne de Valdonne à Aude de Mausanne, petite-fille du parrain d'Adrienne, jouisseur égoïste donc, jusqu'au Solal de *Belle du seigneur*.

Avant d'ouvrir le chef-d'œuvre de Cohen, on relève encore que dans sa seule pièce de théâtre, *Ézéchiël* – jouée pour la première fois le 31 mai 1933, à la Comédie française, et publiée en 1956, chez Gallimard –, Cohen évoque toujours le *Cantique des cantiques*. L'intrigue d'*Ézéchiël* est simple, c'est l'histoire d'un fils, Samson, dont un homme engagé comme messenger funeste, Jérémie, doit annoncer au père, Ézéchiël Solal, la mort.

Après des tergiversations, Jérémie tend l'acte de décès à Ézéchiël. Banquier, Ézéchiël est alors dérangé par un notaire grec. C'est Jérémie qui va ouvrir et rapporte le conseil du mécréant: il faut acheter des actions Suez qui sont en baisse, à cinquante-deux mille. La scène est outrée, car le vieil homme d'argent juif mêle tristesse ("Pour qui acheter? Il est mort") et réflexion sur l'action Suez ("je l'ai connue à cent vingt mille"). C'est ici qu'apparaît en passant une référence au *Cantique des cantiques*, puisqu'autrefois, à cent vingt mille, l'action Suez "était superbe, une reine de vertu, une colombe de perfection"²⁹.

Étrange qualificatif pour une action que d'être une colombe de perfection qui renvoie à *Cantique des cantiques* 5,2, "mon amie, ma colombe, ma parfaite". On sait que la critique reçut mal cette pièce, dans laquelle Cohen se moquait des juifs de manière caricaturale: il ne reste plus à Ézéchiël que son argent à aimer.

Le banquier se ravise. Il se souvient que Jérémie a une fille et l'interroge. Le pauvre hère vante et vend sa fille de vingt-cinq ans: "Belle et grasse, un vrai beurre d'amande. C'est l'épouse même du roi Salomon"³⁰. Ézéchiël veut l'épouser sur le champ. Il a perdu un fils, il lui en fera un autre. Il le nommera David et achète déjà des actions au nom de David, le messie à venir.

Ces deux mentions indirectes sont à la limite de la citation certes, mais elles témoignent que le plus beau chant de la *Bible* est toujours dans l'esprit et sous la plume d'Albert Cohen. Déjà dans *Solal*, trois ans auparavant, Mattathias vantait sa fille Léa avec des expressions semblables:

J'affirme que c'est la propre épouse du roi Salomon! Un vrai beurre d'amande.³¹

Mattathias destinait Léa à Solal, mais celui-ci n'en voulut pas, quoique le père qualifiât la promise de "rose d'Arabie"³². Il est d'ailleurs piquant de noter que la traduction en hébreu de *Solal* rendit cette rose par *habaséléth hashârôn*, la rose ou le narcisse du Saron de *Ct* 2,1, ajoutant une référence au *Cantique des cantiques* à l'œuvre d'Albert Cohen³³!

²⁹ Albert Cohen, *Ezéchiël* (édition orig. Paris: Gallimard, 1956), 56.

³⁰ *Ibid.*, 60.

³¹ Cf. Cohen, *Solal*, 249.

³² *Ibid.*, 263.

³³ Cf. Cyril Aslanov, "Albert Cohen en 'Pollakstine'. Traduction et réception de l'œuvre de Cohen en Israël", dans *Albert Cohen dans son siècle*, Actes du Colloque international de

Et sortit de l'imagination d'Albert Cohen *Belle du seigneur*, son chef-d'œuvre (1968). La famille Solal est présente, comme toujours. Si dans le *Tiers livre* de Rabelais, Panurge cherche à se marier, prend conseil, car il redoute l'infidélité de sa femme, dans l'œuvre de Cohen, c'est sa famille qui cherche à marier Solal, l'homme infidèle.

L'oncle de Solal compose une annonce pour chercher à marier son neveu. La promise doit être, entre autres choses:

Jeune! D'une Beauté Extraordinaire! Yeux de biche! Dents comme un troupeau de brebis tondues remontant de l'abreuvoir! Cheveux comme une bande de chèvres suspendues aux flancs de Galaad! Joues comme des moitiés de grenade! Et tout le reste.³⁴

On aura reconnu plusieurs images du visage de la bien-aimée dans le plus beau des chants. *Belle du seigneur* est à la fois un roman de la passion, passion pourtant adultère, et un roman de la condamnation de la passion³⁵ qui pousse à la mort dans sa recherche d'absolu, de perfection, d'absolue perfection et, chez Solal, d'ennui profond de la perfection. Le *Cantique des cantiques* va être un témoin de la passion de Solal et d'Ariane qui commence dans l'orgueil le plus outré, puisque Solal veut séduire la plus belle femme de Genève, Ariane Deume, née Ariane Cassandre Corisande d'Auble, déguisé en vieux juif, pauvre et édenté. Il s'est introduit chez elle, l'a entendue jouer les *Scènes d'enfants* de Schumann, mais surtout et déjà le second air de Cherubino dans les *Noces de Figaro*, "Voi che sapete che cosa è amor"; il a violé son carnet intime et a cherché à la séduire, tel un Faust qui n'aurait pas voulu rajeunir pour se faire aimer de Marguerite, ou prenant Ariane pour Roxane, aimant trop tard son disert cousin, Cyrano de Bergerac. Solal croit que l'amour est plus fort que la laideur pouilleuse et la vieillesse hideuse, et qu'il peut séduire de ses seuls mots, ce qu'il va tenter en décuplant l'*hybris* des héros antiques³⁶, "nul homme jamais ne le tenta, nul homme depuis le commencement du monde"³⁷. Aux cris d'Ariane, qui voyait s'approcher d'elle une bouche vile et répugnante, Solal se découvrira mufle, égoïste et cruel. Puisqu'Ariane ne s'est pas laissé séduire par le pauvre juif errant, le seigneur Solal la séduira comme on séduit les femmes:

Mais d'abord, femelle, écoute! Femelle, je te traiterai en femelle, et c'est basement que je te séduirai, comme tu le mérites et comme tu le veux. À notre prochaine rencontre, et ce sera bientôt, en deux heures je te séduirai par les moyens qui leur plaisent à toutes, les sales, sales moyens, et tu tomberas en

Cerisy-la-Salle (septembre 2003), sous la dir. d'Alain Schaffner et Philippe Zard (Paris: Le Manuscrit, 2005), 475-488, ici 478.

³⁴ Cf. Albert Cohen, *Belle du seigneur* [1968] (Paris: Gallimard, 1981), 135.

³⁵ Cf. Schaffner, *Le Goût de l'absolu*, 283-286.

³⁶ *Ibid.*, 100-105. Solal est héros tragique, fort de l'*hybris* des héros antiques.

³⁷ Cf. Cohen, *Belle du seigneur*, 12.

grand imbécile amour, et ainsi vengerai-je les vieux et les laids, et tous les naïfs qui ne savent pas vous séduire, et tu partiras avec moi, extasiée et les yeux frits!³⁸

Quel mépris de la femme affiché d'emblée par Solal – le *Cantique* n'est pas *queer* et surtout pas chez Cohen – alors que dans sa première tirade de séduction, Solal la qualifiait de “non-pareille”, de “parfaite”³⁹. Ces mots du *Cantique des cantiques* pour qualifier Ariane ne réapparaîtront plus dans la bouche de Solal, dans celle de son oncle, nous l'avons entendu, puis dans celle de Mangeclous.

Si Cohen va glisser un verset du plus beau chant sur les lèvres de Solal, ce sera lors d'un repas que celui-ci va prendre avec Adrien, le collaborateur fanfouche, le mari trompé, le confident par trahison, l'attentif commensal quand son patron parle des femmes:

Donc plus de femmes... Hélas, rien à faire, elle me hante, gémit-il en s'étirant. Adrien, bon Adrien, soutiens-moi avec des raisins, fortifie-moi avec des pommes car je suis malade d'amour. Non pas d'amour, mais elle me hante. (Charmé par le tutoiement inattendu, preuve irréfutable de rapports personnels, mais affolé par les raisins et les pommes, le jeune fonctionnaire essaya de faire une tête compréhensible et sensible.)⁴⁰

Solal parti, resté seul Adrien retraça quelques lignes de la harangue de son patron: “Les cadavres parallèles, les raisins, les pommes, tout ça c'était le champagne. Et d'un embrouillé”. Adrien Deume n'a pas saisi l'allusion au *Cantique des cantiques* (2,5) ni, surtout, celle de la hantise passionnelle de son patron avec Ariane, sa femme.

La troisième citation du *Cantique des cantiques* dans *Belle du seigneur* sort de la bouche de Mangeclous quand celui-ci accueillit Ariane qui abandonnait époux et demeure:

Sir Pinhas Wolfgang Amadeus Solal... humble parent du Seigneur Solal que je tins sur mes genoux en son huitième jour lors de sa circoncision, sans nulle inconvenante allusion qui serait fort déplacée, et nom duquel et par procuration implicite ou tacite comme il vous plaira je vous souhaite la bienvenue en des paroles ardentes inspirées du Cantique des cantiques, chapitre six, verset dix, à savoir qui est celle qui apparaît comme l'aurore, belle comme la lune, resplendissante comme le soleil, mais redoutable comme des bataillons sous leurs bannières? Bref, how do you do?⁴¹

C'est à nouveau sur le mode de la dérision que Cohen cite l'un des plus beaux versets du *Cantique*, celui dont on fait un antétype de celui de l'*Apocalypse*

³⁸ Cf. *ibid.*, 41.

³⁹ *Ibid.*, 40.

⁴⁰ *Ibid.*, 293.

⁴¹ *Ibid.*, 574 s.

(12,1: “Un grand signe parut dans le ciel: une femme enveloppée du soleil, la lune sous ses pieds, et une couronne de douze étoiles sur sa tête”) et qu’on interprète marialement. Mangeclous cite le *Cantique* pour saluer Ariane et lui demander comment elle se porte. Jusqu’à la double fuite finale hors de ce monde, le *Cantique* ne résonnera plus dans cette passion tragique.

L’année suivante, dans *Les valeureux* (1969) qui est une reprise de la première version de *Solal*, Salomon Solal vend toujours sa limonade en criant:

Eau d’abricot et limonade aux petits citrons *parfumés!* *criait-il gentiment.*
Fraîche *mon* eau d’abricot comme les yeux de la gazelle et comme les lèvres de la Sulamite!⁴²

À la fin du livre, Mangeclous, dans son délire, va écrire à la reine d’Angleterre de 1935. Par deux fois, les mots du *Cantique des cantiques* serviront à comparer la reine contemporaine avec la bien-aimée de Salomon:

En effet, troublé par ce premier contact intime avec une Délicieuse Reine comparable à la jument attelée au char de Pharaon, j’ai oublié de préciser!⁴³

Avant d’ajouter:

Comme un lys au milieu des épines, telle est Élizabeth parmi les autres femmes!⁴⁴

Enfin dans les *Carnets* 1978, Cohen se souvient d’une Diane de vingt-deux ans qu’il aime éperdument:

Voici la bien-aimée et l’unique et pleine de grâce.⁴⁵

Bella Cohen dans son tour d’horizon des femmes qu’aima son mari⁴⁶, ne mentionna pas cette Diane aux “seins orgueilleux à moi seul dédiés”⁴⁷ que Cohen alla rejoindre un jour en taxi, dont il se souvient avec des mots du *Cantique des cantiques*.

Ainsi, de *Paroles juives* aux *Carnets* 1978, des premiers essais poétiques aux dernières confessions en prose, Albert Cohen a cité le *Cantique des cantiques* comme aucun écrivain avant lui, de manière subtile qui dénote une connaissance intime du poème biblique. D’une femme idéale, aimée par un Salomon sans reflet, Cohen fait une incarnation multiple qui croise tous ses héros.

⁴² Albert Cohen, *Les valeureux* (Paris: Gallimard, 1986), Folio 1740, 89. En italique les changements, alors qu’il y a une omission.

⁴³ *Ibid.*, 334.

⁴⁴ *Ibid.*, 336.

⁴⁵ Cf. Cohen, *Carnet* 1978, 92.

⁴⁶ Cf. B. Cohen, *Autour d’Albert Cohen*.

⁴⁷ Cf. Cohen, *Carnet* 1978, 92.

CONCLUSION

Albert Cohen ne laisse personne indifférent, on l'aime ou on ne l'aime pas, on accroche ou on décroche dans les aventures multiples de Solal. De l'aube inconnue au crépuscule attendu, la *Bible* est son horizon d'écriture et de vie, et la répétition biblique est à l'œuvre dans tous ses ouvrages, poésie, théâtre, romans⁴⁸, en particulier celle du *Cantique des cantiques* présent dans quasi tous ses textes sous des modes variés. Dans le questionnaire de Proust, en 1969, Albert Cohen avait d'ailleurs cité l'auteur du *Cantique des cantiques* parmi ses auteurs préférés⁴⁹.

Cohen, athée religieux, puisque criant son athéisme à Dieu lui-même, ne fréquentait guère la synagogue, mais nous savons que le texte du *Shîr-hashîrîm* est lu dans la synagogue au huitième jour de la fête des pains sans levain, 'ag hammassôth (*Lévitiques* 23,6), fête qui commence le lendemain de *Pésah*, la Pâque juive, période festive essentielle dans la spiritualité juive. Cohen peut ne pas l'avoir oublié, lui qui était si fier de descendre en droite ligne d'Aaron.

Irrégulier, mauvais même quand son introspection tourne autour de lui, quand Cohen ou ses héros se mettent en arrêt devant un miroir pour sympathiser (dans le *Livre de ma mère* et dans *Belle du seigneur*, la même fréquentation spéculaire revient), mais on ne peut lire cet amour de soi qu'à la lumière de la quête d'un amour de ses frères humains né de la haine antisémite révélée par le camelot vendeur d'un détachant miracle (*Ô vous, frères humains*), le seul livre de Cohen dans lequel le *Cantique des cantiques* n'a pas trouvé place⁵⁰, Albert Cohen n'en demeure pas moins un écho littéraire attachant au *Cantique des cantiques*.

Comme Rousseau, chassé de Genève par une porte de la ville au coucher du soleil fermée, mais restant toute sa vie un "Citoyen de Genève", Cohen fut insulté, chassé dans l'âge le plus tendre de la communauté des Français, mais toute sa vie il appellera ces êtres "frères humains" et leur criera: "Laissez-moi vous aimer!"⁵¹. Je ne suis d'ailleurs pas loin de qualifier Cohen de "Rousseau juif", sans danger, puisqu'on connaît mon philosémitisme. Rousseau juif, car écorché, tourné sur lui-même d'une manière narcissique qui attend de son lecteur une adhésion pleine, un amour entier, quasi maternel. Il n'en demeure pas moins que sa connaissance intime du *Cantique des cantiques* a permis à Cohen d'en abandonner de nombreux versets tout au long de son œuvre, de manière, il m'apparaît, appropriée.

⁴⁸ Mais je ne souscris pas à l'analyse structurale relativement lourde de Laurence Audéoud dans *Paroles de prophète. Répétitions bibliques dans "Paroles juives" et "Carnets 1978" d'Albert Cohen* (Berne: Peter Lang, 2007).

⁴⁹ Cf. Schaffner, *Le Goût de l'absolu*, 284 (note 16).

⁵⁰ Abel et Caïn (cf. Cohen, *Ô vous, frères humains*, 26), Abraham et Isaac (180), deux épisodes violents, et des mentions du *Lévitique* (27) et des Dix commandements (115), l'inter-texte biblique est ici le plus faible de l'œuvre de Cohen.

⁵¹ Cf. Cohen, *Ô vous, frères humains*, 115.